

on Mazzonis



réactions

« C'était une sorte de gentilhomme du XVIII^e siècle »

Eric Vigier, directeur de l'Opéra de Lausanne

« Je suis abattu par cette nouvelle. Je le savais malade mais je n'attendais pas cette issue fatale. La semaine dernière, nous étions encore au téléphone pour discuter l'annulation des *Contes d'Hoffmann* en Israël. A Liège, il avait dû reporter les représentations à 2023. Stefano était non seulement un collègue mais surtout un ami. Sur le plan de l'opéra, nous avons les mêmes racines méridionales qui établissent une primauté des voix. Seule cette veine lyrique peut générer des sommets d'émotion qui captivent le public. Certes leur environnement est également important. L'opéra est un spectacle de fête issu des cours de Florence et de Mantoue et cette sorte de rêve continue d'autant plus à fasciner le public qu'on peut l'exprimer aujourd'hui avec des moyens fabuleux. Ces canons artistiques, Stefano les défendait sans concession et, si j'en juge par ses chiffres de fréquentation, il a bel et bien rencontré l'intérêt du public. »

Speranza Scappucci, cheffe d'orchestre, directrice musicale de l'ORW

« C'est atroce. Il a lutté comme un lion mais n'a jamais rien fait paraître de ses problèmes. C'était un homme réellement exceptionnel : une culture infinie, une finesse rare, génial dans sa vision d'un théâtre mais aussi de la vie, élevé dans la tradition de l'opéra mais porté vers la découverte du futur. Il avait un côté visionnaire dans son appréciation des choses mais aussi dans ses prises de risque. »

Je me souviens de sa visite dans ma loge à Pesaro, lors du Festival Rossini, quand il m'a dit : "Toi, tu dois venir à Liège. Tu seras ma première directrice musicale : je crois en ton futur". J'étais ébahie mais je l'ai suivi et j'ai compris tout ce qu'il apportait à ce qu'il entreprenait.

Dans la douleur qui m'assaille aujourd'hui, j'ai senti grandir une immense force. Et j'ai décidé d'être présente pour le théâtre. Je veux assister à son enterrement mais après, je resterai à Liège pour porter en avant sa vision artistique

Speranza Scappucci

”

Dans la douleur qui m'assaille aujourd'hui, j'ai senti grandir une immense force. Et j'ai décidé d'être présente pour le théâtre. Je veux assister à son enterrement mais après je resterai à Liège pour porter en avant sa vision artistique et mettre en place toutes les actions qui sont importantes, depuis les auditions pour l'orchestre et le chœur.

Il avait pour ce théâtre une vision de service pour le monde et, au travers de la pandémie, il s'est battu pour rouvrir le théâtre pour le bien-être de la vie. Il faut s'exprimer et faire comprendre, comme je l'ai fait en Espagne, que l'on doit revivre et que la culture est essentielle à l'âme humaine. C'était sa vision la plus profonde et cet héritage, je dois le perpétuer et le faire fructifier pour le bonheur des gens. Non pas comme un protagoniste égoïste mais comme quelqu'un qui veut servir en apportant la beauté aux gens. »

Paolo Arrivabeni, chef d'orchestre et directeur musical pendant 10 ans

« Ce fut une aventure incroyable. Nous étions encore à Bologne quand il m'a demandé de diriger son premier spectacle à Liège, *Nabucco*. A la fin, il m'a demandé de devenir le directeur musical de l'orchestre. Je lui ai répondu qu'il fallait parler avec beaucoup de gens, les instrumentistes, les choristes et leurs

délégués. Il m'a répondu : "Ne t'inquiète pas. J'arrange tout cela". Et nous sommes partis pour 10 ans de travail où nous avons refondé les fondamentaux de l'orchestre. »

C'était un homme incroyablement disponible. Sa porte m'était toujours ouverte. Parfois, je sortais d'une répétition en fulminant. Il me faisait asseoir, m'offrait un café, et puis seulement, m'écoutait, faisant l'un ou l'autre bref commentaire. Le lendemain matin, je constatais qu'il avait raison et, en arrivant à la répétition, je me rendais compte que le problème s'était aplani.

Le ressort de son succès résidait dans la passion qu'il éprouvait pour l'opéra. Longtemps, il dut cumuler sa fonction de juriste d'entreprise avec son amour de la musique. Mais il a laissé grandir ce dernier pour qu'il devienne finalement sa raison d'être. Il sut conserver de ses activités managériales un sens juste de la bonne conduite : c'était aussi un décideur. Mais avec un tact inimitable dans sa façon de faire passer les messages. C'est que, par-dessus tout, il tenait à tisser des relations humaines avec les gens qu'il invitait, il recevait régulièrement les artistes chez lui. Mes collègues me disaient : on dirige partout mais à Liège, on se sent chez soi.

L'opéra était son jardin secret, sa deuxième maison : il y arrivait à 9h et en repartait rarement avant 20h les jours où il n'y avait pas de représentations. En répétition, il était tout le temps dans la salle, des générales avec piano aux scènes d'orchestre et, discrètement, il faisait ses commentaires. Il a ainsi construit une maison forte et bien huilée, une machine qui fonctionne presque toute seule mais sur laquelle il garde toujours un œil.

Il avait rendu l'opéra indispensable pour les gens et c'est la raison pour laquelle il s'est tellement battu pendant la pandémie pour pouvoir jouer. »

Patricia Ciofi, soprano

« J'ai fait beaucoup de prise de rôle à Liège, en commençant avec *Maria Stuarda* en 2008. Par la suite, nous échangeons régulièrement nos idées, je faisais part de mes souhaits et très souvent, il acceptait que j'étreigne ce rôle à Liège, même si, au départ, il pouvait comme pour Norma, avoir des réserves. Il appréciait la rationalité de mes choix et savait que ce n'était jamais des caprices et que, pour cette raison, nous allions aboutir à quelque chose d'intéressant. Il connaissait ma vocalité et voyait en moi des choses que je n'avais pas saisies de l'intérieur. Une fois les répétitions lancées, il me laissait trouver ma voie, n'intervenant que sur des points de détail : il me laissait réellement prendre possession de ce nouveau rôle et le faire mien plutôt que de me dicter une conduite. »

Son approche de metteur en scène était assez particulière. Ce n'était pas un directeur d'acteurs traditionnel, qui vous impose chaque geste. Il préférait expliquer sa perception de chaque scène, illustrant son concept et me laissant ensuite le faire mien. Ensuite, nous discutons et le personnage prenait forme au fil des reprises, en souplesse et sans accroc. Par-dessus tout, il insistait sur la lisibilité du spectacle. »

C'était une sorte de gentilhomme du XVIII^e siècle d'une politesse exquise et toujours attentif à ses invités. En même temps, il adorait raconter des histoires amusantes qu'il exprimait alors avec un accent romain très populaire en une sorte d'argot qui nous faisait hurler de rire. »

LIRTUEL

E-books en bibliothèques : la rançon du succès

Le confinement a fait exploser les prêts de livres numériques via Lirtuel, la plateforme des bibliothèques publiques. Mais le succès a son revers...

ALAIN LALLEMAND

C'est un succès, on le sait : alors que les bibliothèques publiques voyaient la fréquentation de leur plateforme de prêt de livres numériques augmenter gentiment de 25 % environ chaque année, en 2020 Lirtuel a prêté pas moins de 127.263 livres, soit une augmentation de 78 % par rapport à 2019. Il est trop tôt pour savoir quelle part de ce succès sera pérennisée, mais il semble entendu que « la plateforme aura besoin de mobiliser de nouveaux moyens humains et budgétaires afin de pouvoir continuer à faire évoluer son catalogue (...) », note Lirtuel dans son rapport 2020.

Quoi ? Le budget des achats des livres numériques, passé de 58.818 euros en 2019 à 70.207 euros en 2020 (ce qui a nécessité la réaffectation d'une part des budgets normalement destinés aux achats de livres papier), ne suffit-il pas à rencontrer ce succès ? Non, car l'engouement pour les livres numériques a un corollaire moins agréable : l'épuisement accéléré des licences...

Jetons de lecture

Pour mémoire, un livre papier s'use au fil du temps et des emprunts, et une partie conséquente des volumes finit par ailleurs au pilon après une dizaine d'années - parce que, pour l'une ou l'autre raison, l'ouvrage ne mérite plus d'être conservé. C'est l'élagage.

Rien de tel avec un volume numérique. En apparence, aux yeux des consommateurs, il ne s'use pas, il est aussi increvable qu'immatériel. Pas pour les bibliothèques : selon le système négocié avec les distributeurs, elles n'achètent jamais un « exemplaire » d'un e-book, ne sont jamais dépositaire du fichier, même brièvement. Elles achètent au distributeur (qui opère en bonne entente avec l'éditeur) un droit d'accès pour un temps limité - 6, 7 ou 10 ans - et pour un certain nombre de prêts, ce qu'on appelle des « jetons », qui ont eux-mêmes une durée limitée. Ces jetons peuvent - ou non - être utilisés en simultané (ce qui permet le prêt simultané à plusieurs lecteurs). Une fois la limite de temps (ou la limite de jetons) atteinte, la licence tombe.

Un exemple : une bibliothèque achète la licence d'un gros roman publié par Actes Sud. Cette licence s'achète à 150 % du prix public, dure sept ans et inclut 30 jetons, utilisables en simulta-



Derrière l'e-book, la gestion des licences est moins simple qu'il n'y paraît. © BRUNO DALIMONTE

né. C'est la règle pour Actes Sud. Si trente emprunteurs se ruent dessus dès son achat, la licence expirera après 59 jours, durée maximale du prêt.

Hachette utilise une autre grille : les bibliothèques n'achètent qu'une fois, la licence est illimitée, ainsi que le nombre de jetons. A ces conditions, la simultanéité est évidemment interdite. Mais le prix d'achat de la licence est fixé au triple du prix public. Les bibliothèques devraient attendre un an pour que le prix tombe à 150 % du prix public de l'édition de poche.

Licences épuisées

Pour l'éditeur et l'auteur, la licence remplace donc artificiellement l'usure naturelle du livre papier et assure un renouvellement des droits. Mais pour la bibliothèque, « plus le nombre d'utilisateurs augmente, plus il est difficile de maintenir le catalogue à flot », note Lirtuel dans son bilan 2020. « En 2020, malgré une augmentation significative du budget pour les acquisitions, le nombre de titres disponibles au catalogue a très peu augmenté et le nombre de titres épuisés a explosé. »

Concrètement, si Lirtuel a pu acheter 2.318 titres neufs en 2020, il lui a aussi fallu racheter un nombre croissant de titres dont la licence s'était épuisée (1.513), et qui représentent, tant en termes de titres que de budget, environ 40 % des achats.

« La politique d'acquisition (...) pour les acquisitions numériques prévoit de ponctionner 25 % du budget annuel pour le dédier au rachat de licences épuisées. Ce budget n'étant pas suffisant pour racheter systématiquement tous les titres épuisés, le consortium a décidé de le dédier au rachat des titres récents et au maintien de la continuité des séries. Le catalogue de Lirtuel n'évolue donc pas en proportion des nouvelles acquisitions. »

Pour Lirtuel, un débat sur ce modèle de prêt « est indispensable pour le faire évoluer et permettre un équilibre entre l'offre des bibliothèques numériques et une juste rémunération des auteurs ».

LES
MAGRITTE
DU CINEMA

Le choix du jour

Jusqu'au 14 février, dix longs-métrages belges qui auraient été éligibles aux Magritte du cinéma sont visibles sur les plateformes VOD de Proximus, de Sooner et de VOO. Nous vous en présentons un chaque jour.

« **La forêt de mon père** » de Vero Cratzborn

En lisière de forêt, Jimmy (Alban Lenoir), un père fantasque, amoureux de la nature, est du genre flamboyant, voire excessif. Mais tout cela, ses enfants et sa femme lui pardonnent tant son approche de la vie est belle. Jusqu'au jour où son comportement met en danger toute la petite famille. Car derrière son enthousiasme débordant, il cache en fait des épisodes psychotiques...

Pour ce premier long-métrage, Vero Cratzborn, réalisatrice belge installée à Paris, s'est inspirée de son vécu et de son père « un peu extraordinaire ». Une proximité avec le sujet qui induit quelques mal-adresses mais qui donne aussi naissance à un film émouvant, sensible, que la réalisatrice envisage comme une forme de dialogue. GAËLLE MOURY

